

Commentaire littéraire (ou composé), Jean de Léry

Introduction

[**Accroche**] Dans un siècle où abondent les récits de voyages – un des effets de la colonisation des Amériques par les Européens – les hommes de la Renaissance et les écrivains humanistes redoublent d'intérêt pour les peuples du Nouveau Monde.

[**Présentation du texte**] Ainsi, un cordonnier protestant s'embarque en 1557 pour le Brésil. Il partage quelques mois la vie des indiens Tupinambas. A son retour en France, ses amis le pressent de raconter son expérience et, en 1578, il publie *l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*.

[**Annonce du plan**] Le récit d'une conversation avec un vieil indien rapportée de façon vive et pittoresque [I] amène Jean de Léry à réfléchir sur notre société : le « sauvage », par son regard candide et décapant, impose sa sagesse [II]. A travers lui, Jean de Léry met en lumière les défauts du monde dit civilisé et fait l'éloge de ces prétendus « sauvages » [III].

I/ Un épisode pittoresque

a) Un récit et un dialogue plaisants, vivement menés

Les deux interlocuteurs sont, dès le début, clairement définis : d'un côté **un narrateur**, de l'autre **un « vieillard »**. L'étrangeté du nom « Tupinambas » stimule l'imagination : le lecteur imagine visuellement le vieillard sous les traits d'un de ces indiens que les voyageurs de l'époque dessinaient.

L'usage du **discours direct** donne l'impression d'assister à la conversation. Du coup, le lecteur ne s'étonne pas de l'absence d'interprète et ne se demande pas en quelle langue les deux interlocuteurs communiquent.

La vivacité du dialogue crée une impression d'**authenticité**. La conversation progresse naturellement par **un jeu de questions-réponses** (voir les nombreux verbes de parole : « *demande, ayant répondu, répliqua, lui dis-je, dit* »). Elle ne semble pas artificielle : elle ne fait pas l'économie de l'**étonnement** des Tupinambas « *ébahis* » devant les efforts déployés par les Européens pour se procurer le bois du Brésil.

b) Un narrateur soucieux d'authenticité

Le statut du narrateur, sa présence et ses choix narratifs contribuent à donner de l'authenticité à la scène. L'emploi de la première personne du singulier tout au long du texte et du verbe « *j'ai oui* » dans la dernière phrase le pose en **témoin véridique**.

Si le récit est au passé simple, Léry utilise par endroits le présent (« *nos Tupinambas sont forts ébahis* », « *ils sont aussi grands discoureurs et poursuivent [...]* ») qui **réactualise l'anecdote**, vieille de plus de vingt ans.

c) Un narrateur attentif et curieux

Le narrateur jette sur les Indiens **un regard attentif et curieux**. Il émaille le récit de termes empruntés à la langue des Indiens, qu'il prend soin de traduire pour ses lecteurs : « *Arabotan, c'est-à-dire bois du Brésil* », « *Mairs et Peros, c'est-à-dire Français et Portugais* ».

Il mentionne aussi leurs **us et coutumes** : il précise par exemple le parti que ces Indiens tirent du bois (« *pour rougir leurs cordons de coton, plumages et autres choses* ») ; il rappelle leurs liens familiaux (ils « *aim[ent] et chériss[ent]* » leurs « *parents* » et « *enfants* ») ...

II/ Le « sauvage comme révélateur »

a) L'étonnement révélateur d'incompréhension

Avec la mention de la grande surprise des Tupinambas, « *forts ébahis* », l'étonnement devient **un motif** qui assure la dynamique du texte, à travers les multiples questions que se pose le « *vieillard* » et qui font progresser le dialogue.

Elles révèlent l'incompréhension du comportement des Européens. Le texte tourne alors à **la critique** : elle se fait plus franchement explicite à travers certains propos du « *sauvage* » qui use du mot « *merveilles* » (qui a encore au XVI^{ème} siècle le sens fort de « choses incompréhensibles ») ou plus brutalement, du mot « *fols* » (au sens très fort de « qui ont perdu la raison »).

b) Un renversement des rôles dans le dialogue

Au début, le narrateur s'impose : ses répliques se déploient en longues phrases didactiques, structurées par de nombreux connecteurs logiques (« *mais non pas* », « *ni même* », « *ains* », « *car* », « *voire même* ») et par des subordonnées relatives. Son souci de convaincre le « *sauvage* » se marque dans ses interventions entre parenthèses (« *en lui faisant trouver bon* », « *m'accommodent toujours à lui parler des choses qui lui étaient connues* »).

Mais progressivement, le « *vieillard* » prend de l'assurance et il domine la fin de la conversation. Il clôt le dialogue par une longue intervention, au ton oratoire et persuasif. Sa tirade, qui démarre sur un adverbe assertif (« *Vraiment...* ») est parfaitement construite sur une succession d'interrogations rhétoriques et de connecteurs logiques (« *car* », « *mais, parce que* ») ; elle oppose de façon très équilibrée la folie des Européens (« *vous autres* ») à la sagesse des Indiens (« *nous* »).

Le narrateur, à court d'arguments, ne trouve même pas de quoi répondre.

c) Le vieillard reconnu comme l'incarnation de la sagesse

Ce renversement fait du « *vieillard* » l'incarnation de la sagesse (ce que son âge laissait symboliquement présager) ; il peut donc, à la fin du dialogue, souligner les incohérences de ceux que l'on dit civilisés.

Ses questions rhétoriques (« *faut-il tant... pour.. ?* ») et la forme interro-négative (« *la terre n'est-elle pas suffisante.. ?* ») présentent comme une évidence la leçon qu'il donne aux Européens.

Le narrateur s'incline devant cette force persuasive et doit même reconnaître – et faire reconnaître au lecteur pris à témoin – les qualités oratoires et argumentatives de ce qu'il qualifie avec un respect admiratif de « *discours* ».

Le narrateur semble définitivement désert le camp des civilisés : il reprend sur un ton ironique, pour en souligner l'erreur, des propos qui traitent avec un mépris injustifié le « vieillard » de « pauvre sauvage américain ».

III/ Critique des européens, éloge des Indiens

a) La critique des Européens

Les griefs contre les nations européennes sont multiples et précis.

Le premier reproche est concret, irréfutable : il part d'une constatation objective qui concerne la vie quotidienne des indigènes. Le sauvage dénonce le **pillage des ressources naturelles** du Brésil, notamment du « bois » : « *Voire, vous en faut-il autant ?* ».

Plus largement, l'Indien pointe du doigt l'**avidité** des Européens qui ne cherchent que l'**enrichissement** des « marchands ». Ce grief était déjà préparé par le narrateur lui-même qui souligne l'**abondance** (« *en grande quantité* ») ; puis il est soutenu par l'**accumulation** des « marchandises » (« couteaux, ciseaux, miroirs... »), l'expression « tout le bois » et l'évocation très visuelle des « navires » alourdis par leur chargement.

Enfin est dénoncé l'**inconscience des « civilisés » face aux dangers et aux souffrances que produit leur cupidité** : le vieillard le résume de façon saisissante : « *vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses* ». De façon plus générale encore, il souligne le manque de mesure des Européens en répétant l'adverbe de quantité « tant » (« *vous en faut-il tant* », « *cet homme tant riche* » « *tant de maux* »).

En homme pratique, le « sauvage » clôt sa diatribe sur un fait concret : il s'étonne de la pratique de l'**héritage** que vient de lui expliquer son interlocuteur, fait incompréhensible pour les peuples indigènes. Indirectement, le narrateur introduit ainsi la notion de **relativité** des coutumes donc de l'absurdité à vouloir imposer sa culture à autrui.

b) L'éloge de la culture indienne

Les Tupinambas vivent dans un profond respect de la nature, mère nourricière envers laquelle il faut avoir de la reconnaissance. L'expression « *terre [...] qui [les/nous] a nourris* » est répétée, le verbe « nourrir » est employé trois fois (au passé et au futur).

Ce ne sont pas des « sauvages » étrangers à tout sentiment : ils ont le **sens de la famille** marquant leur affection et leurs égards aussi bien pour leurs « *enfants* » que pour leurs ascendants et leurs proches (leurs « *parents* »).

Enfin, ils ne sont ni inconscients ni insoucians : ils **savent se projeter vers l'avenir** : « *nous nous assurons que [...] la terre [...] nourrira [nos enfants]* ». Cela leur donne la sérénité que les Européens ont perdue (« *nous nous reposons sur cela* »).

Conclusion

[**Synthèse**] A travers un dialogue qui semble pris sur le vif, Jean de Léry dresse un réquisitoire contre les pays dits « civilisés » et un éloge des civilisations « sauvages ». Son témoignage personnel est porteur

de valeurs humanistes et a sans doute influencé les réflexions de Montaigne dans le chapitre des *Essais* intitulé « Les Cannibales ».

[**Ouverture**] Il est aussi précurseur des combats du siècle des Lumières : Montesquieu reprendre dans *Lettres persanes* (1721) le procédé du regard naïf de l'étranger qui voyage, Voltaire s'en inspirera dans ses contes philosophiques (*L'ingénu*, par exemple) et le mythe du bon sauvage prendra ses racines dans des récits du voyage de ce type.